

# La rencontre comme expérience de conversion

Entretien de Marion MULLER-COLARD avec Jean-Paul VESCO



*Le compagnonnage dans la foi de Marion Muller-Colard et de Jean-Paul Vesco dure depuis plus de vingt ans. Un compagnonnage par-delà des appartenances confessionnelles différentes. Une amitié qui nourrit un dialogue œcuménique, un dialogue œcuménique qui nourrit une amitié. Les voici tous deux à un moment charnière, Jean-Paul Vesco parce qu'il vient d'être nommé archevêque d'Alger, Marion Muller-Colard parce que s'achèvent les travaux pour la Ciasa auxquels elle a contribué en tant que théologienne protestante. L'occasion de réactiver le levain de leur vieille conversation.*

**Marion Muller-Colard :** Si je ne t'ai jamais appelé « monseigneur » ni « mon père », c'est un peu parce que je suis protestante, beaucoup parce que, lorsque je t'ai connu, tu étais « seulement » frère dominicain, et surtout parce que, te connaissant, je pressentais que cela n'aurait pas fait sens pour toi... À présent, tu viens d'être nommé archevêque d'Alger. Dis-moi, comment as-tu vécu cette nomination ?

**Jean-Paul Vesco :** Je l'ai vécue de façon à la fois heureuse et partagée. À dire vrai, je ne m'étais jamais vraiment projeté dans l'idée de quitter un jour le diocèse d'Oran. J'étais attaché au signe d'alliance symbolisé par l'anneau qui m'a été remis au jour de mon ordination épiscopale, et j'aime cette idée d'un pasteur qui a vie liée avec un seul diocèse. Je redoute l'image d'une trop grande mobilité d'un diocèse à l'autre qui fait penser les évêques comme des hauts fonctionnaires de l'Église, avec le soupçon carriériste qui est le modèle du monde et donc aussi celui qui est dans la tête de la plupart des gens. Un évêque ne fait pas carrière, mais qu'il est dur d'échapper à ce cliché... et à ce risque ! En même temps, il est une autre façon de concevoir la mobilité des évêques, en la plaçant sous le signe de l'apôtre envoyé à une nouvelle Église avec le détachement que cela suppose. Les deux modèles ont leur valeur et leurs limites, tout dépend de la façon dont on les habite intérieurement. Au final, je vis ce déplacement, dans tous les sens du terme, comme

salutaire et bon. Il me rappelle que, dans l'Église, pour que chacun se sente chez soi, il faut que personne ne se sente trop chez soi... pas même l'évêque !

**M. Muller-Colard :** Alors tu t'es soumis à ton vœu d'obéissance ? Ce vœu qui heurte et intrigue à la fois la protestante que je suis...

**J.-P. Vesco :** Je ne dirais pas que je me suis « soumis » à mon vœu, mais je me suis fortement appuyé sur lui. Cette nomination m'a, une fois de plus, replongé au cœur de ce « oui », ce « oui » fondamental qu'est mon vœu dominicain. Au fond, il n'y a qu'un seul « oui ». Les autres « oui » de ma vie sont l'écho de celui-ci.

**M. Muller-Colard :** De façon un peu schématique, on pourrait dire que nous, protestants, mettons davantage l'accent sur la vocation intérieure (ce à quoi je me sens appelée) et vous, catholiques, mettriez davantage l'accent sur la vocation extérieure ?

**J.-P. Vesco :** La vocation intérieure et la vocation extérieure doivent être alignées, sinon il y a crise ! Et j'ai traversé des crises sur fond de vocation à plusieurs reprises. J'ai compris ma vie depuis l'enfance sur le mode de la vocation. Depuis l'enfance, ma vocation était d'être avocat et c'est en effet le métier que j'ai exercé avant d'entrer dans l'ordre dominicain. Tout allait pour le mieux du côté professionnel mais je sentais que ce que je vivais ne répondait pas à ma vocation et cela m'a mis profondément et durablement en crise intérieure. J'ai aussi eu un engagement politique mais, là encore, j'avais cette impression de plafond de verre qui a volé en éclat une fois entré dans l'ordre dominicain. J'avais touché le port, enfin ma vie extérieure était alignée avec ma vie intérieure. Tout a pu bouger, sauf cette assurance.

**M. Muller-Colard :** Dans une lecture psychanalytique, on dirait que la volonté te déviait du désir... Il s'agirait de ne plus avoir de vie « extérieure », justement, de ne plus être divisé...

**J.-P. Vesco :** En d'autres termes, oui... Et c'est l'appel à devenir prêtre qui m'a appris que je n'étais pas le seul maître de cet alignement. J'ai eu d'autres occasions de sentir que l'envoi, parce qu'il vient de Dieu et non de ma seule volonté, me libère ! Cela se passe à nouveau dans ma vie, en ce moment. C'est une liberté profonde de répondre à un appel lancé par des frères ou par son Église. Chaque fois, l'appel extérieur a eu, en écho, un signe intérieur tangible qui vérifie l'appel extérieur et qui réalise cet alignement que tu évoques. C'est bouleversant d'en prendre conscience. Je n'ai pas de sécurité, de talent, de savoir, d'érudition... Ma seule sécurité, c'est de me savoir et de me sentir envoyé. Et cela m'a plusieurs fois évité de me poser la redoutable question : pourquoi moi ?

**M. Muller-Colard :** Alors tu as dit « oui » parce que cela ne relevait pas seulement de toi. Tu as dit « oui » en dépit de ta surprise...

**J.-P. Vesco :** Comme je l'ai dit, je n'avais pas envisagé la possibilité de cette nomination, ne serait-ce que parce que ma prise de position dans le débat autour de l'accueil des divorcés

remariés dans l'Église a fait question. C'est la raison pour laquelle j'ai reçu cette nomination comme un signe fort qui m'a rétabli dans la confiance.

**M. Muller-Colard :** Ce qui a pu être identifié comme un faux pas doctrinal n'a donc pas abouti à une forme de « mise à l'écart » ?

**J.-P. Vesco :** Je ne crois pas qu'on puisse parler d'un « faux pas doctrinal ». Ma prise de position<sup>1</sup> était une réponse que je crois théologiquement fondée à ce que je considérais être une « abstraction doctrinale », source de scandale au sens évangélique du terme, à savoir traiter d'adultère toute personne engagée dans une relation conjugale stable et féconde après l'échec du mariage d'un des conjoints, et cela sans considération des raisons de cet échec, ni de ce qui se vit de beau et de bon. Cette prise de position est finalement complètement inscrite, rétrospectivement, dans l'exhortation apostolique *Amoris lætitia* (2016), qui permet, dans certains cas, de recevoir le sacrement de réconciliation sans avoir à briser une vie conjugale et familiale reconstruite.

Fondamentalement, pendant ce synode sur la famille, moment de grande tension du pontificat du pape François, c'est la question du rapport de l'Église au monde qui a été posée et qui a fait débat. On a pu penser que cette tension était liée à un changement de doctrine sur la famille. Pourtant, l'évidence était là que tous les évêques partageaient la même vision de la famille. Le point de tension, ce n'était pas une vision divergente sur la famille, mais la question du rapport de l'Église au monde, cristallisée sur la défense de l'intangibilité d'un modèle chrétien de la famille. Dire qu'il y a une vie et un bonheur possible après l'échec d'un mariage sacramentel valide était vécu comme une mise en danger de ce modèle. Ce qui motive ma divergence, c'est qu'il ne peut pas y avoir contradiction entre vérité doctrinale et miséricorde, il n'y a pas l'une sans l'autre. La vérité doctrinale ne peut pas conduire à un regard mal ajusté et blessant sur des vies éminemment respectables et rajouter de la souffrance à la souffrance.

Le renversement qu'opère *Amoris lætitia*, c'est précisément de prendre au sérieux la vie des personnes et d'y chercher leur part d'une vérité qui ne se réduit pas à un modèle, aussi beau soit-il. La vérité n'est vraie que si elle est vivante. Le pape François ne relativise pas la doctrine de l'Église sur la famille mais il la fonde au cœur même de la vie des personnes. On comprend parfois la théologie pastorale comme l'adaptation aux situations personnelles de la théologie fondamentale. Or il y a bien deux sources d'inspiration dans la théologie : Dieu et l'homme ! La révolution de François, c'est de ne plus placer l'une en complète dépendance de l'autre : les deux se conjuguent, se nourrissent et s'informent mutuellement.

Finalement, la question n'est pas de passer d'une doctrine fautive à une doctrine juste, c'est de passer de la théorie à la rencontre. L'Évangile n'est pas un énoncé doctrinal, c'est une histoire de rencontres. C'est à partir de cette histoire et de ces rencontres que la doctrine chrétienne s'est élaborée et vit. Plus Jésus apparaît dans l'Évangile comme vrai homme, c'est-à-dire plus il est travaillé par toutes les rencontres qu'il fait, plus on prend la mesure de Jésus vrai Dieu.

Dans la conférence de presse qu'il donne dans l'avion, de retour de sa visite en Irak, le pape François dit ceci : « Très souvent, il faut prendre des risques pour faire le pas de la fraternité. Vous savez qu'il y a des critiques, que le pape n'est pas courageux, qu'il est

inconscient, qu'il fait des pas à l'encontre de la doctrine catholique, qu'il est à un pas de l'hérésie. Ce sont des risques. Mais ce sont des décisions qui se prennent toujours dans la prière, dans le dialogue, en demandant conseil. C'est une réflexion, pas un caprice. C'est aussi la ligne que le Concile nous a enseignée. » La façon dont le pape François fait de la théologie est une théologie en actes qui part du réel et qui part de l'humain. Pour moi, c'est cela la conversion à laquelle il nous appelle.

**M. Muller-Colard :** Mais si on part de la personne et donc de la subjectivité, quelles sont les limites ? On peut entendre l'inquiétude qui s'exprime de tomber dans le relativisme, avec une dilution complète de l'Évangile qui est, au départ, une parole plutôt musclée ! On peut entendre cette inquiétude dans un contexte où l'individu et ses particularités occupent une place prépondérante, au risque de l'éclatement du commun en particules de plus en plus fines...

**J.-P. Vesco :** La conversion dont il est question, qui remet la rencontre au centre de la théologie, est non seulement fidèle à l'Évangile, mais en plus je ne crois pas qu'elle fasse le lit du relativisme. Si on dit que l'homme est à l'image de Dieu, alors on peut aussi penser que Dieu est, d'une certaine façon, lui aussi à l'image de l'homme. Bien sûr que, si l'homme se prend pour Dieu, alors oui, il n'y a plus de limites au relativisme, à la toute-puissance... Mais, à l'inverse, si Dieu n'est pas du tout pensé à l'image de l'homme, alors il y a un modèle idéal et figé qui ne fait pas honneur au vivant, qui ne rend pas compte de la complexité du réel.

**M. Muller-Colard :** Au fond, la question que tu te poses, c'est davantage « À quel moment l'humanité se compromet-elle ? » que « À quel moment l'Église se compromet-elle ? ». J'imagine que cela déplace la question du rapport à la vérité ?

**J.-P. Vesco :** Il y a beaucoup à dire sur le rapport à la vérité ! Il me semble qu'il y a un déni du facteur psychologique. La psychologie est évacuée de la théologie alors qu'elle est déterminante dans tous les aspects de notre vie et donc, évidemment aussi, dans notre rapport à Dieu et à la vérité. J'aimerais beaucoup qu'il existe une étude croisée entre, d'une part, les positionnements théologiques (des plus conservateurs aux plus progressifs) au sein des trois monothéismes et, d'autre part, les profils psychologiques des personnes qui les adoptent. Nous trouverions sans doute des corrélations qui relativiseraient beaucoup de nos conflits tant inter qu'intra religieux. Ayant vécu au sein des univers des trois monothéismes, j'ai été empiriquement fortement interpellé par les correspondances psychologiques entre les plus « fondamentalistes » des différentes religions. Et je ne suis pas dupe sur le fait que je ne suis moi-même pas exempt de cette dimension psychologique et que mon tempérament influe nécessairement sur mon rapport au monde, et donc aussi sur mon rapport à la vérité, y compris ecclésiologique et théologique.

**M. Muller-Colard :** C'est un tempérament ou le fruit d'un parcours de vie ? Parce que tu es un religieux qui a eu, non seulement dans ta vie antérieure mais aussi dans la particularité de tes fonctions aujourd'hui, une grande « prise au monde ». Tu es devenu dominicain à

33 ans, tu as capitalisé une expérience du monde et de la vie « hors » de l'institution qui est plus importante que pour beaucoup de prêtres et d'évêques...

**J.-P. Vesco :** Oui, bien sûr, c'est mêlé : un profil psychologique doublé d'une histoire, une interdépendance entre le tempérament et le parcours de vie. Et oui, tu as raison, le rapport au monde est essentiel, c'est même la question qui est au cœur de l'Église aujourd'hui ! De ce point de vue, être un religieux change beaucoup de choses dans mon rapport à l'Église institutionnelle. Paradoxalement, pour le dominicain que je suis, j'aime à dire que la grande qualité du pape François, c'est d'avoir su rester jésuite ! Dans l'histoire de l'Église, le retour à la source de l'Évangile est souvent passé par le retour à la simplicité de la vie religieuse. Si François est souvent mal compris, c'est sans doute pour cela : nul besoin de titre, de distance, pour asseoir son autorité. On a pu craindre que sa simplicité de vie et sa fraternité portent atteinte à l'autorité de sa fonction. Je crois plutôt qu'elles la renforcent ! C'est aussi ce qui se vit dans la plupart des communautés religieuses : il y a bien un principe d'autorité, qui concourt à l'organisation humaine, mais il y a une naturelle simplicité. Aucun titre, aucune responsabilité ne nous fait oublier que nous sommes d'abord tous des frères et des sœurs. Personne n'est *mis à part* dans ce corps-là. Novice dominicain, je me souviens de la visite du maître de l'Ordre et de ma surprise de voir tous les frères le tutoyer ! L'Église institutionnelle doit continuer à s'inspirer du modèle des communautés religieuses et remettre cet esprit fraternel au centre de sa vie. Bien sûr, cela est peu compatible avec les titres de « père », « monseigneur », « excellence », « éminence », « votre sainteté »... Le titre de « frère » est notre seul titre de noblesse. Il n'affaiblit pas le corps de l'Église, il le renforce !

**M. Muller-Colard :** Dans ta lettre pastorale, que tu intitules « Construire la fraternité »<sup>2</sup> et que tu adresses très largement à « tes frères et sœurs du diocèse d'Oran et d'ailleurs, chrétiens, musulmans ou d'ailleurs », tu ne poses pas seulement la question du « comment » de la présence chrétienne en monde musulman, mais aussi et surtout la question du « pourquoi ». Spontanément, un mot vient en tête, celui d'« évangélisation ».

**J.-P. Vesco :** Je me rends compte que je suis mal à l'aise avec le verbe « évangéliser », non seulement parce qu'il peut être compris de bien des manières différentes et qu'il faut donc s'expliquer sur le sens qu'on lui donne. Mais aussi parce qu'« évangéliser » est un verbe d'action qui fait de celui auquel on s'adresse un objet de l'action, et non un sujet. Cela me pose problème, et pas seulement en contexte musulman. Je suis le même en Algérie ou en France. Si, demain, je partage un repas avec tes enfants, je ne vais pas leur dire d'emblée : je vais vous parler de Jésus ou leur demander s'ils comptent bien se marier à l'Église. Je leur poserais des questions, je voudrais mieux les connaître, mieux comprendre leur rapport au monde, justement... Et c'est pareil pour mes rencontres ici, en Algérie.

Nous avons tous envie que le monde soit pétri d'Évangile, mais ce qui pose question c'est de vouloir quelque chose pour l'autre sans savoir qui est l'autre. Lorsque des croyants d'une autre religion cherchent à nous convertir à leur vérité, nous le supportons mal. Alors pourquoi pourrions-nous nous permettre ce que nous vivons mal lorsque d'autres nous l'infligent ? Nous le vivons mal car nous nous sentons objectivés dans une relation à sens unique qui sonne faux et qui fait de nous un pur réceptacle de la vérité que l'autre veut

nous transmettre et qui empêche toute perspective d'échange. Il n'y a d'évangélisation, au sens de rendre l'Évangile vivant, que dans la dimension de la relation, de la réciprocité, de la reconnaissance de la vérité de l'autre qui m'échappe.

Dans cette lettre que tu évoques, je consacre un point central à la définition d'une Église confessante et non prosélyte. Ne pas être prosélyte ne veut pas dire ne pas être confessant, ne pas annoncer l'Évangile. Être prosélyte, cela suppose qu'on possède par soi-même l'intégralité de la vérité sur Dieu. Et c'est aussi croire que posséder cette vérité est une condition du salut. Aujourd'hui, le pape François dit et répète que ce n'est pas là que se situe la vocation de l'Église.

Je ne peux pas être prosélyte car je ne crois pas que le baptême est la condition *sine qua non* du salut, au sens de l'accès à la vie éternelle. S'il faut une condition au salut, alors elle est à chercher du côté de l'orthopraxie davantage que de l'orthodoxie. Et je ne suis pas prosélyte parce que j'ai une profonde conscience d'un « non-savoir » sur Dieu : dès lors, l'autre possède une part de vérité qui m'échappe. Oui, Jésus est le chemin, la vérité et la vie... mais je n'ai pas la main sur ce Christ qui me désigne d'une façon certaine « le chemin, la vérité et la vie » (Jean 14, 6).

Et puis, on ne rend pas compte de la même façon de sa foi à des personnes qui vivent sans référence à une transcendance et à des personnes qui sont pétries d'une foi infiniment respectable, y compris dans sa dimension qui échappe à notre compréhension. Vivre au contact étroit de la religion de l'autre ne donne mystérieusement pas accès au cœur de sa foi qui reste un mystère. C'est pour cette raison que cela donne à voir un Dieu plus grand.

Le bienheureux Pierre Claverie, évêque d'Oran assassiné le 1<sup>er</sup> août 1996, a dit une parole qui me fait vivre : « Je suis croyant, je crois qu'il y a un Dieu, mais je n'ai pas la prétention de posséder ce Dieu-là, ni par Jésus qui me le révèle, ni par les dogmes de ma foi. On ne possède pas Dieu. On ne possède pas la vérité et j'ai besoin de la vérité des autres. » Il termine en disant que c'est cela, l'expérience qu'il fait « avec des milliers d'Algériens dans le partage d'une existence et des questions que nous nous posons tous ». Je ne peux pas mieux dire la façon dont je vis ma présence d'évêque, ici en Algérie, pas mieux dire ce que doit être, selon moi, notre rapport au monde.

**M. Muller-Colard :** Mais ce que tu dis là, n'est-ce pas l'occasion de faire une distinction entre évangélisation et prosélytisme ?

**J.-P. Vesco :** Si évangéliser veut dire vivre en témoin de l'Évangile, alors d'accord. Mais entre souhaiter que l'Évangile soit au cœur du monde et « évangéliser le monde » sur le mode d'une évangélisation de conquête, comme d'autres veulent l'islamiser ou le laïciser, il y a une différence de taille ! Derrière cette évangélisation de conquête, je vois surtout une peur. D'abord la peur de l'autre, bien sûr. Il est significatif de constater que nous souhaitons d'abord « évangéliser » ceux qui nous dérangent. Les autres, nous ne nous soucions pas autant du salut de leur âme ! Et, paradoxalement, ce n'est pas l'erreur de l'autre qui nous dérange le plus mais sa part de vérité que nous percevons et qui nous échappe. Sans doute parce que nous trouvons notre sécurité dans le besoin de certitudes. Si l'autre vient faire vaciller la certitude sur laquelle nous avons bâti nos vies, alors nous nous sentons en danger. Pourtant, c'est cette part de vérité sur laquelle nous n'avons pas la main qui dit quelque chose d'essentiel sur l'immensité de Dieu.

Dire tout cela ne revient pas à un relativisme doctrinal, bien au contraire ! Il y a bien sûr de l'intangible dans la doctrine, mais il y a aussi du vivant sur lequel je n'ai pas la main et qui est là : la vie et la foi des personnes, infiniment et absolument respectables. Il nous faut habiter cette tension. Je ne suis ni conservateur, au sens où je penserais qu'il existe un modèle figé qu'il s'agit de protéger par principe et à tout prix, ni progressiste, au sens où je penserais que le changement et le progrès indiquent nécessairement une évolution positive. Je veux juste m'adresser au monde tel qu'il est et non pas tel qu'il devrait être ou tel que je voudrais qu'il soit. C'est à celui-là que je suis envoyé et qu'il m'est demandé d'aimer, non à un autre !

Pour revenir plus spécifiquement à la question de l'évangélisation, le pape François résume très bien l'enjeu sous l'angle duquel l'évangélisation est à réinterpréter : « Le problème n'est pas d'être peu nombreux mais d'être insignifiants, de devenir un sel qui n'a plus la saveur de l'Évangile, ou une lumière qui n'éclaire plus rien. » Si la doctrine devient lettre morte, si elle perd sa tension et son écoute du vivant, alors elle devient une théorie insignifiante et elle perd la saveur de l'Évangile.

**M. Muller-Colard :** En ce sens, il serait peut-être naïf et prétentieux de penser que nous possédons l'Évangile une fois pour toutes et que nous n'avons plus besoin d'être remués et interpellés par lui.

**J.-P. Vesco :** L'Évangile n'est pas au cœur de ce monde seulement parce que l'Église l'y a mis ! Je fais souvent cette expérience, en tant que chrétien, de recevoir et de redécouvrir l'Évangile par des non-chrétiens. De nombreuses fois, j'ai été secouru par le dévouement d'un Algérien musulman, qui a été pour moi le Bon Samaritain de la parabole. Dans ces moments-là, je me sens au cœur de l'Évangile et c'est un non-chrétien qui m'y a ramené. Évangéliser, c'est construire le Royaume. On ne construit pas seuls le Royaume et ma joie ici est de construire le Royaume avec des chrétiens et des non-chrétiens. C'est la raison pour laquelle nous aimons dire que nous sommes, en Algérie, une Église de chrétiens et de non-chrétiens.

J'entends aussi cela dans la posture politique du pape François, argentin et sud-américain, pour qui l'évangélisation passe aussi par le combat pour la justice sociale. S'il y a une évangélisation, c'est aussi celle-là. Et elle commence par remettre l'Évangile au cœur de l'Église, et l'Église au cœur du monde.

**M. Muller-Colard :** Tu sais ce qu'on dit de François ? Qu'il est le pape préféré des protestants ! Sans doute pour les raisons que tu viens d'énoncer, qui te le rend proche, qui me le rend proche aussi. Ma difficulté pendant les travaux de la Ciase était de me poser sans cesse cette question de la limite de ma contribution : ce que tu dis de la part de vérité de l'autre, tu sais que c'est un point de convergence entre nous, le carrefour de notre amitié ! Ce point de rencontre qui fait que, dans nos échanges et nos désaccords, je n'ai pas envie que tu deviennes protestant et tu n'as pas envie que je devienne catholique. Être membre de la Ciase, c'était garder le socle de ce respect-là, cette fraternité, tu dirais... tout en assumant la charge critique qui nous était confiée. Je me suis posé beaucoup de questions ! Comment respecter, dans cette Église, autre et proche à la fois, ce qui est son identité, comment l'accompagner en même temps dans des réformes qui s'imposent

devant ce que nous avons identifié comme quelque chose de systémique... Toucher à une part du système en respectant l'identité...

**J.-P. Vesco :** Sur cette question que tu poses de la limite dans ce qui peut être « touché », je dirais que l'Église doit changer son corps, mais qu'elle ne peut pas changer de corps. Son corps est fait de vingt siècles de tradition et il faut faire avec ce corps-là, et non rêver d'en avoir un autre. Mais il nous faut résolument chercher à le transformer. Si on prend l'exemple du problème massif de la place déséquilibrée des femmes dans l'Église, c'est une question sur laquelle le corps de l'Église est travaillé et doit travailler. Mais dire « oui » aujourd'hui à l'ordination presbytérale des femmes, ce serait changer de corps et prendre le risque de déchirer ce corps. Avant d'envisager cette question qui touche au corps de l'Église, il y a tant de pas que l'on peut faire, et que l'on doit faire, sur leur place dans la gouvernance et dans la célébration, leur part dans le commentaire de la parole de Dieu...

**M. Muller-Colard :** Peut-être que le travail sur la gouvernance est prioritaire, dans le sens où il pourrait aussi faire bouger les lignes de la place des femmes ?

**J.-P. Vesco :** Bien sûr qu'il nous faut travailler sur le mode de gouvernance de l'Église. Il est fondé sur un modèle d'inspiration monarchique qui concentre les trois pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire entre les mains de l'évêque. C'est notre corps et il n'est pas possible d'imaginer en changer sans toucher au sacrement de l'Ordre qui en constitue la colonne vertébrale. Cette organisation institutionnelle n'est pas forcément un problème en soi : en dépit de son côté en apparence anachronique, il est un fort ciment d'unité, mais il nous faut au moins en avoir conscience et ne pas la sacraliser à l'excès en la surjouant par l'emploi excessif des titres et des symboles à connotation nobiliaire déjà fortement présents. Si l'Église n'a pas vocation à être une démocratie, il n'empêche qu'il y a une place en son sein pour des « contre-pouvoirs », des instances élues, un partage des responsabilités et une plus grande mise en œuvre du principe de subsidiarité. Là encore, la vie religieuse offre des modèles de plus grand équilibre des pouvoirs et des responsabilités, sans pour autant porter atteinte à la dimension symbolique de la charge de supérieur ou supérieure.

Le risque avéré de l'organisation institutionnelle de notre Église, par rapport à ton Église, est qu'elle induit structurellement une trop grande séparation entre les clercs et les laïcs. Cette séparation n'a pas seulement une incidence sur le plan de la gouvernance ou du déséquilibre entre les hommes et les femmes, elle affaiblit la vocation sacerdotale de l'Église dans son ensemble en relativisant de fait la vocation sacerdotale de chaque baptisé par rapport au ministère sacerdotal des clercs. D'une certaine manière, on pourrait dire que notre Église catholique est trop cléricale et pas assez sacerdotale. Permettre à notre Église d'assumer plus pleinement sa vocation sacerdotale en faisant davantage porter la responsabilité par tout le peuple des baptisés est un des enjeux majeurs de la synodalité.

**M. Muller-Colard :** Est-ce que cela n'est pas plus facile dans une petite Église en terre étrangère ? Le terrain très singulier sur lequel tu es évêque, cette situation de fragilité qui pousse à l'humilité, n'est-ce pas aussi un « contre-pouvoir », un garde-fou ?

**J.-P. Vesco :** Oui, c'est une question que je me suis posée : est-ce que je suis un évêque heureux en Algérie parce que je suis ce que je suis, ou bien est-ce que je suis ce que je suis parce que cela fait vingt ans que l'Algérie et le monde musulman façonnent ma manière d'être prêtre et évêque ? À toi d'en juger, chère Marion ! Lorsque nous avons commencé nos échanges, il y a vingt ans, je n'avais pas encore mis un pied en Algérie, étais-je si différent ? En tout cas, faire l'expérience d'une Église dépouillée progressivement de tout pouvoir et menacée dans son existence même n'est bien sûr pas sans incidence sur la façon dont je vis et pense mon ministère épiscopal. D'une certaine manière, j'ai conscience que cela me procure une liberté de pensée et de parole dont ne jouissent peut-être pas de la même façon mes frères évêques de France, pris dans d'autres rais que les miens.

**M. Muller-Colard :** Finalement, ce qui est au cœur de ton parcours et de ta vie d'évêque, c'est la question du rapport au monde de l'Église...

**J.-P. Vesco :** Ce n'est pas seulement une préoccupation personnelle, c'est, je crois, la grande révolution du pape François. Ce n'est pas pour rien que la synodalité est, avec la fraternité, son grand et sans doute dernier chantier. On pourrait croire qu'il s'agit là d'une « simple » question technique de gouvernance dans l'Église, mais c'est bien plus que cela. C'est retrouver la dimension fraternelle de l'Église tant en son sein que dans son rapport au monde. Catherine de Sienne disait que Dieu était en elle et qu'elle était en Dieu comme le poisson est dans l'eau et l'eau dans le poisson. Je rêve d'une Église qui soit, en elle-même et dans le monde, comme le poisson est dans l'eau et l'eau dans le poisson !

Propos recueillis par Marion MULLER-COLARD

NOTE :

1 J.-P. Vesco, *Tout amour véritable est indissoluble*, Cerf, 2015. Dans cet ouvrage, Jean-Paul Vesco défend la possibilité de l'accès des divorcés remariés aux sacrements de réconciliation et d'eucharistie.

2 <https://eglise-catholique-algerie.org/lettre-pastorale-de-mgr-jean-paul-vesco-eveque-do>

<https://www.revue-etudes.com>